

reux de n'avoir pu mériter leur approbation. C'est ce que nous avons à dire aux idolâtres de l'honneur du monde : et si l'image de Jésus-Christ attaché à un bois infâme ne persuade pas leur orgueil ; taisons-nous, taisons-nous ; et n'espérons jamais de pouvoir persuader par nos discours ceux qui auront méprisé un si grand exemple. Que si nous croyons en Jésus-Christ, « sortons, sortons avec lui, portant sur nous-mêmes son opprobre : » *Exeamus igitur cum illo extra castra improperium ejus portantes*¹. Si le monde nous le refuse, donnons-nous-le à nous-mêmes ; reprochons-nous à nous-mêmes nos dérèglements et la honte de notre vie, et participons comme nous pouvons à la honte de Jésus-Christ, pour participer à sa gloire. Amen.

DISCOURS

À M. LE PRINCE².

Le jour que monsieur le Prince me vint entendre, je parlais du mépris de l'honneur du monde ; et sur cela, après avoir fait ma division, je lui dis qu'à la vérité je ne serais pas sans appréhension de condamner devant lui la gloire du monde dont je le voyais si environné, n'était que je savais qu'autant qu'il avait de grandes qualités pour la mériter, autant avait-il de lumières pour en connaître le faible : qu'il fût grand prince, grand génie, grand capitaine, digne de tous ces titres, et grand par-dessus tous ces titres ; je le reconnaissais avec les autres ; mais que toutes ces grandeurs, qui avaient tant d'éclat devant les hommes, devaient être anéanties devant Dieu : que je ne pouvais cependant m'empêcher de lui dire que je voyais toute la France réjouie de recevoir tout ensemble la paix et Son Altesse Sérénissime, parce qu'elle avait dans l'une une tranquillité assurée, et dans l'autre un rempart invincible ; et que nonobstant la surprise de sa présence imprévue, les paroles ne me manqueraient pas sur un sujet si auguste, n'était que me souvenant au nom de qui je parlais, j'aimais mieux abattre aux pieds de Jésus-Christ les grandeurs du monde, que de les admirer plus longtemps en sa personne.

En finissant mon discours, le sujet m'ayant conduit à faire une forte réflexion sur les changements précipités de l'honneur et de la gloire

¹ Hebr. XIII, 13.² Nous avons trouvé sur une feuille séparée, écrite de la main de Bossuet, ce récit qu'il a fait lui-même, après son sermon, de ce qu'il avait dit à M. le Prince (le grand Condé), qui était venu l'entendre sans qu'il l'eût attendu. (Édit. de Déforis.)

du monde, je lui dis qu'encore que ces grandes révolutions menaçassent les fortunes les plus éminentes, j'osais espérer néanmoins qu'elles ne regardaient ni la personne ni la maison de son altesse : que Dieu regardait d'un œil trop propice le sang de nos rois et la postérité de saint Louis ; que nous verrions le jeune prince son fils croître avec la bénédiction de Dieu et des hommes ; qu'il serait l'amour de son roi et les délices du peuple, pourvu que la piété crût avec lui, et qu'il se souvint qu'il était sorti de saint Louis ; non pour se glorifier de sa naissance, mais pour imiter l'exemple de sa sainte vie. Votre altesse, dis-je alors à monsieur le Prince, ne manquera pas de l'y exciter et par ses paroles et par ses exemples ; et il faut qu'il apprenne d'elle, que les deux appuis des grands princes sont la piété et la justice. Je conclus enfin que, se tenant fortement lui-même à ces deux appuis, je prévoyais qu'il serait désormais le bras droit de notre monarque, et que toute l'Europe le regarderait comme l'ornement de son siècle : mais néanmoins que méditant en moi-même la fragilité des choses humaines, qu'il était si digne de sa grande âme d'avoir toujours présente à l'esprit, je souhaitais à Son Altesse une gloire plus solide que celle que les hommes admirent, une grandeur plus assurée que celle qui dépend de la fortune, une immortalité mieux établie que celle que nous promet l'histoire, et enfin une espérance mieux appuyée que celle dont le monde nous flatte, qui est celle de la félicité éternelle.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

SUR LA NÉCESSITÉ DES SOUFFRANCES.

Ecole du Calvaire : Mystère des trois croix. Obligation que nous avons de prendre Jésus-Christ pour modèle. Quel est l'esprit de Jésus : son ardeur pour les souffrances : loi qu'il nous en fait par son exemple. Utilité des souffrances montrée dans le voleur qui se convertit à la croix. Nécessité des souffrances pour éprouver, purifier et perfectionner la vertu. Comment la croix peut être tournée par notre malice en un instrument de vengeance. Réflexions qui doivent soutenir les enfants de Dieu au milieu des afflictions.

Per patientiam curramus ad propositum nobis certamen, aspicientes in autorem fidei nostræ et consummatorem Jesum.

Courons par la patience au combat qui nous est proposé, jetant les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi. Hebr. XII, 12.

Voici les jours salutaires où l'on érige le Calvaire dans tous nos temples, où nous verrons couler les ruisseaux de sang de toutes les plaies

du Fils de Dieu, où l'Église représentera si vivement, par ses chants, par ses paroles et par ses mystères, celui de sa passion douloureuse, qu'il n'y aura aucun de ses enfants à qui nous ne puissions dire ce que l'apôtre disait aux Galates¹ : que Jésus-Christ a été crucifié devant ces yeux. Elle commence aujourd'hui à lire dans l'action de son sacrifice l'histoire de la passion de son Rédempteur : commençons aussi dès ce premier jour à nous en remplir tellement l'esprit, que nous n'en perdions jamais la pensée pendant ces solennités pleines d'une douleur qui console, et d'une tristesse si douce, que pour peu qu'on s'y abandonne, elle guérit toutes les autres.

Parmi ces spectacles de mort et de croix qui s'offrent à notre vue, le chrétien sera bien dur, s'il ne suspend, du moins durant quelques jours, ce tendre amour des plaisirs, pour se rendre capable d'entendre combien les peines de Jésus-Christ lui rendent nécessaire l'amour des souffrances. C'est pourquoi j'ai différé jusqu'à ces saints jours à vous proposer dans cette chaire cette maxime fondamentale de la piété chrétienne. Il m'a semblé, chrétiens, que pour vous entretenir avec efficace d'une doctrine si dure, si contraire aux sens, si considérable à la foi, et si peu goûtée dans le siècle où l'on n'étudie rien avec plus de soin que l'art de vivre avec volupté, il fallait attendre le temps dans lequel Jésus-Christ lui-même nous prêche à la croix ; et j'ai cru que je parlerais faiblement, si ma voix n'était soutenue par celle de Jésus mourant, ou plutôt par le cri de son sang, « qui parle mieux, » dit saint Paul², et plus fortement que celui « d'Abel. »

Servons-nous donc, chrétiens, de cette occasion favorable, et tâchons d'imprimer dans les cœurs la loi de la patience, qui est le fondement du christianisme. Mais ne soyons pas assez téméraires pour entreprendre un si grand ouvrage, sans avoir imploré le secours du ciel par l'intercession de Marie : *Ave, Maria*.

Dans les paroles que j'ai rapportées pour servir de sujet à ce discours, vous aurez remarqué, messieurs, que saint Paul nous propose un combat auquel nous devons courir par la patience ; et en même temps il nous avertit de jeter les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi ; c'est-à-dire, qui l'inspire et qui la couronne, qui la commence et qui la consume, qui en pose le fondement et qui lui donne sa perfection. Ce combat, dont parle l'apôtre, est celui que nous devons soutenir contre les afflictions que

¹ Gal. III, 1.² Hebr. XII, 24.

Dieu nous envoie : et pour apprendre l'ordre d'un combat où se décide la cause de notre salut, l'apôtre nous exhorte, de la part de Dieu, à regarder Jésus-Christ, mais Jésus-Christ attaché en croix : car c'est là qu'il veut arrêter nos yeux, et il s'en explique lui-même par ces paroles : « Jetez, dit-il¹, les yeux sur Jésus, qui, s'étant « proposé la joie, a soutenu la mort de la croix, « après avoir méprisé la confusion : » *Qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contemplata*.

De là nous devons conclure, que pour apprendre l'ordre, la conduite, les lois, en un mot, de ce combat de la patience, l'école c'est le Calvaire, le maître c'est Jésus-Christ crucifié : c'est là que nous renvoie le divin apôtre. Suivons son conseil, allons au Calvaire ; considérons attentivement ce qui s'y passe.

Le grand objet, chrétiens, qui s'y présente d'abord à la vue, c'est le supplice de trois hommes. Voici un mystère admirable : « Nous voyons, » dit saint Augustin², trois hommes attachés à la « croix ; un qui donne le salut, un qui le reçoit, « un qui le perd : » *Tres erant in cruce; unus salvator, alius salvandus, alius damnandus*. Au milieu l'auteur de la grâce : d'un côté un qui en profite, de l'autre un qui la rejette. Au milieu le modèle et l'original : d'un côté un imitateur fidèle, et de l'autre un rebelle et un adversaire sacrilège. D'un côté un qui endure avec soumission, de l'autre un qui se révolte jusque sous la verge. Un juste, un pécheur pénitent, et un pécheur endurci : un juste souffre volontairement, et il mérite par ses souffrances le salut de tous les coupables : un pécheur souffre avec soumission et se convertit, et il reçoit sur la croix l'assurance du paradis : un pécheur souffre comme un rebelle, et il commence son enfer dès cette vie. Discernement terrible et diversité surprenante ! Tous deux sont en la croix avec Jésus-Christ, tous deux compagnons de son supplice ; mais, hélas ! il n'y en a qu'un qui soit compagnon de sa gloire. Voilà le spectacle qui nous doit instruire. Jetons ici les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi, nous le verrons, chrétiens, dans trois fonctions remarquables. Il souffre lui-même avec patience, il couronne celui qui souffre selon son Esprit, il condamne celui qui souffre dans l'esprit contraire. Il établit la loi de souffrir, il en couronne le droit usage, il en condamne l'abus. C'est ce qu'il nous faut méditer ; parce que si nous savons entendre ces choses, nous n'avons plus rien à désirer touchant les souffrances.

¹ Hebr. XII, 2.² In Ps. XXXIV, Serm. II, n° 1, t. IV, col. 238.

En effet, nous pouvons réduire à trois chefs ce que nous devons savoir dans cette matière importante : quelle est la loi de souffrir, de quelle sorte Jésus-Christ embrasse ceux qui s'unissent à lui parmi les souffrances, quelle vengeance il exerce sur ceux qui ne s'abaissent pas sous sa main puissante, quand il les frappe et qu'il les corrige; et le Fils de Dieu crucifié nous instruit pleinement touchant ces trois points. Il nous apprend le premier en sa divine personne, le second dans la fin heureuse du larron si saintement converti, le troisième dans la mort funeste de son compagnon infidèle. Je veux dire que comme il est notre original, il nous enseigne, en souffrant lui-même, qu'il y a nécessité de souffrir : il fait voir, dans le bon larron, de quelle bonté paternelle il use envers ceux qui souffrent comme ses enfants : enfin il nous montre, dans le mauvais, quels jugements redoutables il exerce sur ceux qui souffrent comme des rebelles. Apprenons aujourd'hui, messieurs, apprenons de ces trois patients, dont la cause est si différente, trois vérités capitales. Contemplons, dans le patient qui souffre étant juste, la nécessité de souffrir imposée à tous les coupables; apprenons du patient qui se convertit, l'utilité des souffrances portées avec soumission; voyons dans le patient endurci la marque certaine de réprobation dans ceux qui souffrent en opiniâtres : et comme ces trois vérités enferment, si je ne me trompe, toute la doctrine chrétienne touchant les souffrances, j'en ferai aussi le partage et tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

C'était la volonté du Père céleste, que les lois des chrétiens fussent écrites premièrement en Jésus-Christ. Nous devons être formés selon l'Évangile; mais l'Évangile a été formé sur lui-même. « Il a fait, dit l'Écriture¹, avant que de parler : » il a pratiqué premièrement ce qu'il a prescrit; si bien que sa parole est bien notre loi; mais la loi primitive; c'est sa sainte vie. Il est notre maître et notre docteur, mais il est premièrement notre modèle.

Pour entendre solidement cette vérité fondamentale, il faut remarquer avant toutes choses, que le grand mystère du christianisme, c'est qu'un Dieu a voulu ressembler aux hommes, afin d'imposer aux hommes la loi de lui ressembler. Il a voulu nous imiter dans la vérité de notre nature, afin que nous l'imitassions dans la sainteté de ses mœurs : il a pris notre chair, afin que nous prenions son esprit : enfin nous

¹ Act. I, 1.

avons été son modèle dans le mystère de l'incarnation, afin qu'il soit le nôtre dans toute la suite de sa vie. « Soyons, dit saint Grégoire de Nazianze², semblables à Jésus-Christ, parce qu'il a voulu être semblable à nous : devenons des dieux pour l'amour de lui, parce qu'il a voulu devenir homme pour l'amour de nous : » *Simus ut Christus, quoniam Christus quoque sic ut nos : efficiamur dii propter ipsum, quoniam ipse quoque propter nos homo.* Voilà un grand jour qui se découvre pour établir la vérité que je prêche, qui est la nécessité des souffrances : mais il nous importe, messieurs, qu'elle soit établie sur des fondements inébranlables, et jamais ils ne seront tels, si nous ne les cherchons dans les Écritures.

Que dans le mystère de l'incarnation le Fils de Dieu nous ait regardés comme son modèle, je l'ai appris de saint Paul dans la divine Épître aux Hébreux, « Il a dû, dit cet apôtre des Gentils³, se rendre en tout semblable à ses frères : » *Debit per omnia fratribus similari*; et encore en termes plus clairs : « Parce que les hommes, dit-il⁴, étaient composés de chair et de sang, lui aussi semblablement, *similiter*, a voulu participer à l'un et à l'autre : » *Quia ergo pueri communicaverunt carni et sanguini, et ipse similiter participavit eisdem.*

Vous voyez donc manifestement que le Fils de Dieu, en venant au monde, a voulu nous regarder comme son modèle dans sa bienheureuse incarnation. Mais pourquoi cela, chrétiens, si ce n'est pour être à son tour notre original et notre exemplaire? Car comme il est naturel aux hommes de recevoir quelque impression de ce qu'ils voient, ayant trouvé parmi nous un Dieu qui a voulu nous être semblable, nous devons désormais être convaincus que nous n'avons plus à choisir un autre modèle. « Il n'a pas pris les anges, mais il a pris la postérité d'Abraham⁵, » pour plusieurs raisons, je le sais; mais celle-ci n'est pas la moins importante : « Il n'a pas pris les anges, » parce qu'il n'a pas voulu donner un modèle aux anges : « il a pris la postérité d'Abraham, » parce qu'il a voulu servir d'exemplaire à la race de ce patriarche; non « à sa race selon la chair, mais à la race spirituelle qui devait suivre les vestiges de sa foi, » comme dit le même apôtre en un autre lieu⁵; c'est-à-dire, si nous l'entendons, aux enfants de la nouvelle alliance.

Par conséquent, chrétiens, nous avons en Jésus-

¹ Orat. xli, n° 8, t. I, p. 674.² Hebr. II, 17.³ Ibid. 14.⁴ Hebr. II, 16.⁵ Rom. IV, 12.

Christ une loi vivante, et une règle animée. Celui-là ne veut pas être chrétien, qui ne veut pas vivre comme Jésus-Christ. C'est pourquoi toute l'Écriture nous prêche que sa vie et ses actions sont notre exemple : jusque-là qu'il ne nous est pas permis d'imiter les saints qu'autant qu'ils ont imité Jésus-Christ; et jamais saint Paul n'aurait osé dire avec cette liberté apostolique : « Soyez mes imitateurs, » s'il n'avait en même temps ajouté, « comme je le suis de Jésus-Christ : » *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi*¹. Et aux Thessaloniciens : « Vous êtes devenus nos imitateurs : » *Imitatores nostri facti estis*, « et aussi, ajoute-t-il, de Notre-Seigneur, » et *Domini*², afin de nous faire entendre que, quelque grand exemplaire que se propose la vie chrétienne, elle n'est pas encore digne de ce nom, jusqu'à ce qu'elle se forme sur Jésus-Christ même.

Et ne vous persuadez pas que je vous propose en ce lieu une entreprise impossible; car dans un original de peinture, on considère deux choses, la perfection et les traits. La copie, pour être fidèle, doit imiter tous les traits; mais il ne faut pas espérer qu'elle en égale la perfection. Ainsi je ne vous dis pas que vous puissiez atteindre jamais à la perfection de Jésus; il y a un degré suprême, qui est toujours réservé à la dignité d'exemplaire : mais je dis que vous le devez copier dans les mêmes traits, que vous devez pratiquer les mêmes choses; et en voici la raison dans la conséquence des mêmes principes : c'est que nous devons suivre, autant qu'il se peut, en ressemblant au Sauveur, la règle qu'il a suivie en nous ressemblant. Il s'est rendu en tout semblable à ses frères; ses frères doivent en tout lui être semblables. « A l'exception du péché, il a pris, » dit l'apôtre³, toutes nos faiblesses; nous devons prendre par conséquent toutes ses vertus : il s'est revêtu en vérité de l'intégrité de notre chair; et nous devons nous revêtir en vérité, autant qu'il est permis à des hommes, de la plénitude de son esprit; « parce que, comme dit l'apôtre⁴, celui qui n'a pas l'esprit de Jésus-Christ, « il n'est pas des siens : » *Si quis autem spiritum Christi non habet, hic non est ejus.*

Il reste maintenant que nous méditions quel est cet esprit de Jésus : mais si peu que nous consultions l'Écriture sainte, nous remarquons aisément que l'esprit du sauveur Jésus est un esprit vigoureux, qui se nourrit de douleurs, et qui fait ses délices des afflictions. C'est pourquoi il est appelé par le saint prophète : « Homme

« de douleurs, et qui sait ce que c'est que l'infirmite : » *Virum dolorum, et scientem infirmitatem*¹. Ne diriez-vous pas, chrétiens, que cette sagesse éternelle s'est réduite, en venant au monde, à ne savoir plus que les afflictions? Il parle, si je ne me trompe, de cette science que l'école appelle expérimentale; et il veut dire, si nous l'entendons, que parmi tant d'objets divers, qui s'offrent de toutes parts à nos sens, Jésus-Christ n'a rien goûté de ce qui est doux; il n'a voulu savoir par expérience que ce qui était amer et fâcheux, les douleurs et les peines : *Virum dolorum et scientem infirmitatem*; et c'est pour cette raison qu'il n'y a aucune partie de lui-même qui n'ait éprouvé la rigueur de quelque supplice exquis, parce qu'il voulait profiter dans cette terrible science qu'il était venu apprendre en ce monde, je veux dire, la science des infirmités : *Virum dolorum et scientem infirmitatem.*

Et certainement, âmes saintes, il est tellement véritable qu'il n'est né que pour endurer, et que c'est là tout son emploi, tout son exercice, qu' aussitôt qu'il voit arriver la fin de ses maux, il ne veut plus après cela prolonger sa vie. Je n'avance pas ceci sans raison, et il est aisé de nous en convaincre par une circonstance considérable, que saint Jean a remarquée dans sa mort, comme témoin oculaire. Cet Homme de souffrances étant à la croix tout épuisé, tout mourant, considère qu'il a enduré tout ce qui était prédit par les prophéties, à la réserve du breuvage amer qui lui était promis dans sa soif : il le demande avec un grand cri, ne voulant pas laisser perdre une seule goutte du calice de sa passion. « Jésus, voyant que tout était accompli; afin qu'une parole de l'Écriture fût encore accomplie, il dit : J'ai soif : » *Sciens Jesus quia consummata sunt, ut consummaretur Scriptura, dixit : Sitio*². Et après cette aigreur et cette amertume, dont ce Juif impitoyable arrosa sa langue; après ce dernier outrage, dont la haine insatiable de ses ennemis voulut encore le persécuter dans son agonie; voyant dans les décrets éternels qu'il n'y a plus rien à souffrir : C'en est fait, dit-il, « tout est consommé, » *Consummatum est*³ : je n'ai plus rien à faire en ce monde. Allez, Homme de douleurs, et qui êtes venu apprendre nos infirmités, il n'y a plus de souffrances dont vous ayez désormais à faire l'épreuve; votre science est consommée, vous avez rempli jusqu'à au comble toute la mesure, vous avez fourni toute la carrière des peines; mourez maintenant quand il vous plaira, il est temps de terminer votre vie. Et en effet,

¹ Is. LIII, 3.² Joan. XIX, 28.³ Ibid. 30.¹ I. Cor. I6; XI, 1.² I. Thess. I, 6.³ Hebr. IV, 15.⁴ Rom. VIII, 9.

aussitôt, « baissant la tête, il rendit son âme : » *Et inclinato capite tradidit spiritum*³; mesurant la durée de sa vie mortelle à celle de ses souffrances.

Vous êtes attendris, messieurs; mais ajoutons encore comme un dernier trait, pour vous faire connaître toute l'étendue de l'ardeur qu'il a de souffrir, c'est qu'il a voulu endurer beaucoup plus que ne demandait la rédemption de notre nature, et en voici la raison. S'il s'était réduit à souffrir ce que la nécessité d'expiation nos crimes exigeait de sa patience, il ne nous aurait pas donné l'idée tout entière de l'estime qu'il fait des afflictions; et nous aurions pu soupçonner qu'il les aurait regardées plutôt comme un mal nécessaire que comme un bien désirable. C'est pourquoi il ne lui suffit pas de mourir pour nous, et de payer à son Père, par ce sacrifice, ce qu'exigeait sa juste vengeance de la victime publique de tous les pécheurs; non content d'acquitter ses dettes, il songe aussi à ses délices, qui sont les souffrances; et, comme dit admirablement ce célèbre prêtre de Carthage, « il veut se rassasier, avant que de mourir, par le plaisir d'endurer : » *Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat*⁴. Ne diriez-vous pas, chrétiens, que, selon le sentiment de ce grand homme, toute la vie du Sauveur était un festin, dont tous les mets étaient des tourments; festin étrange selon le siècle, mais que Jésus a trouvé digne de son goût. Sa mort suffisait pour notre salut; mais sa mort ne suffisait pas à cette avidité de douleurs, à cet appétit de souffrances : il a fallu y joindre les fouets, et cette sanglante couronne qui perce sa tête, et ce cruel appareil de supplices presque inconnus, peines nouvelles et inouïes; afin, dit Tertullien, qu'il mourût rassasié pleinement de la volupté de souffrir : *Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat*.

Eh bien! messieurs, la loi des souffrances vous semble-t-elle écrite sur notre modèle en des caractères assez visibles? Jetez, jetez les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi, durant ces jours salutaires consacrés à la mémoire de sa passion; regardez-le parmi ses souffrances. Chrétiens, c'est de ses blessures que vous êtes nés : il vous a enfantés à la vie nouvelle parmi ses douleurs immenses; et la grâce qui vous sanctifie, et l'esprit qui vous régénère, est coulé sur vous avec son sang de ses veines cruellement déchirées. Enfants de sang, enfants de douleur, quoi, vous pensez vous sauver parmi les délices! On se fait un certain art de délicatesse; on en affecte même plus qu'on n'en ressent.

¹ Joan. XIX, 30.

² Tert. de Pat. n° 3.

C'est un air de qualité de se distinguer du vulgaire, par un soin scrupuleux d'éviter la moindre incommodité : cela marque qu'on est nourri dans un esprit de grandeur. O corruption des mœurs chrétiennes! quoi, est-ce que vous prétendez au salut, sans porter imprimé sur vous le caractère du Sauveur? N'entendez-vous pas l'apôtre saint Pierre, qui vous dit qu'il « a tant souffert afin que vous suiviez son exemple, et que vous marchiez sur ses pas? » n'entendez-vous pas saint Paul qui vous prêche qu'il « faut être configuré à sa mort, afin de participer à sa résurrection glorieuse : » *Configuratus morti ejus; si quomodo occurrat ad resurrectionem quæ est ex mortuis*¹? Mais n'entendez-vous pas Jésus-Christ lui-même qui vous dit que, pour marcher sous ses étendards, il faut se résoudre à porter sa croix², comme lui-même a porté la sienne? et en voici la raison, qui nous doit convaincre si nous sommes entrés comme il faut en société avec Jésus-Christ. Ne voyez-vous pas, chrétiens, que l'ardeur qu'il a de souffrir n'est pas satisfaite, s'il ne souffre dans tout son corps et dans tous ses membres? Or c'est nous qui sommes son corps et ses membres : « Nous sommes la chair de sa chair, et les os de ses os, » comme dit l'apôtre³. Et c'est pourquoi le même saint Paul ne craint point de dire⁴, qu'il manque quelque chose de considérable à la passion de Jésus-Christ, s'il ne souffre dans tous les membres de son corps mystique, comme il a voulu endurer dans toutes les parties du corps naturel.

Entendons, messieurs, un si grand mystère : entrons profondément dans cette pensée. Jésus-Christ souffrant nous porte en lui-même : nous sommes, si je l'ose dire, plus son corps, que son propre corps; plus ses membres, que ses propres membres. Quiconque a l'esprit de la charité et de la communication chrétienne entend bien ce que je veux dire. Ce qui se fait en son divin corps, c'est la figure réelle de ce qui se doit accomplir en nous. Ah! regardez le corps de Jésus; « depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, « il n'y a rien en lui de sain, ni d'entier⁵; » tout est meurtri, tout est déchiré, tout est couvert de marques sanglantes. Mais avant même que les bourreaux aient mis sur lui leurs mains sacrilèges, voyez dans le jardin des Olives le sang qui se déborde par tous ses pores, et coule à terre à grosses gouttes : toutes les parties de son corps sont teintes de cette sueur mystérieuse. Et cela

¹ I. Petr. II, 21.

² Philipp. III, 10 et 11.

³ Luc. XIV, 27.

⁴ Ephes. V, 30.

⁵ Colos. I, 24.

⁶ Is. I, 6.

vent dire, messieurs, que l'Eglise qui est son corps, que les fidèles qui sont ses membres, doivent de toutes parts dégoutter de sang, et porter imprimé sur eux le caractère de sa croix et de ses souffrances.

Eh quoi donc, pour donner du sang à Jésus, faudra-t-il ressusciter les Néron, les Domitien, et les autres persécuteurs du nom chrétien? faudra-t-il renouveler ces édits cruels par lesquels les chrétiens étaient immolés innocents à la vengeance publique? Non, mes frères, à Dieu ne plaise, mes frères, que le monde soit si ennemi de la vérité, que de la persécuter par tant de supplices! Lorsque nous souffrons humblement les afflictions que Dieu nous envoie, c'est du sang que nous donnons au Sauveur; et notre résignation tient lieu de martyre. Ainsi, sans ramener les roues et les chevaux sur lesquels on étendait nos ancêtres, il ne faut pas craindre, messieurs, que la matière manque jamais à la patience; la nature a assez d'infirmités. Lorsque Dieu nous exerce par des maladies, ou par quelque affliction d'une autre nature, notre patience tient lieu de martyre : s'il met la main sur notre famille, en nous ôtant nos parents, nos proches, enfin ce qui nous est cher par quelque autre titre de piété; si nous lui offrons avec soumission un cœur blessé et ensanglanté par la perte qu'il a faite de ce qu'il aimait justement, c'est du sang que nous donnons au Sauveur. Et puisque nous voyons, dans les saintes Lettres, que l'amour des biens corruptibles est appelé tant de fois la chair et le sang; lorsque nous retranchons cet amour, qui ne peut être arraché que de vive force, c'est du sang que nous lui donnons.

Les médecins disent, si je ne me trompe, que les larmes et les sueurs naissent de la même matière dont le sang se forme. Je ne recherche pas curieusement si cette opinion est véritable; mais je sais que devant le Seigneur Jésus, et les larmes et les sueurs tiennent lieu de sang. J'entends par les sueurs, chrétiens, les travaux que nous subissons pour l'amour de lui; non avec une nonchalance molle et paresseuse, mais avec un courage ferme et une noble contention. Travaillons donc pour sa gloire : s'il faut faire quelque établissement pour le bien des pauvres, s'il se présente quelque occasion d'avancer son œuvre; travaillons avec un grand zèle, et tenons pour chose assurée que les sueurs que répandra un si beau travail, c'est du sang que nous lui donnons. Mais, sans sortir de nous-mêmes, quel sang est plus agréable au Sauveur Jésus que celui de la pénitence? ce sang que le regret de nos crimes tire du cœur par les yeux; je veux dire le sang des larmes amères, qui est nommé si élégamment

par saint Augustin¹, « le sang de nos âmes, » lorsque nous le versons devant Dieu, en pleurant sincèrement nos ingratitude, n'est-ce pas du sang que nous lui donnons? Mais pourquoi vous marquer avec tant de soin les occasions de souffrir, qui viennent assez d'elles-mêmes? Non, mes frères, sans ressusciter les tyrans, la matière ne manquera jamais à la patience : la nature a assez d'infirmités; les affaires, assez d'embarras; le monde, assez d'injustices; la faveur, assez d'inconstances; il y a assez de bizarreries dans le jugement des hommes, et assez d'inégalité dans leur humeur contrariante : si bien que ce n'est pas seulement l'Évangile, mais encore le monde et la nature, qui nous imposent la loi des souffrances : il n'y a plus qu'à nous appliquer à en tirer tout le fruit qui se doit attendre d'un chrétien; et c'est ce qu'il faut vous montrer dans la seconde partie.

SECOND POINT.

Lorsque nous verrons, chrétiens, Jésus-Christ sortir du tombeau, couronné d'honneur et de gloire, la lumière d'immortalité qui rejaillira de ses plaies, et de là se répandra sur son divin corps, nous fera sensiblement reconnaître les merveilleux avantages que produit le bon usage des afflictions. Toutefois, Jésus ne veut point attendre ce jour, pour nous apprendre cette vérité par expérience; et sans sortir de sa croix, il entreprend de nous montrer, par un grand exemple, quelles sont les consolations de ceux qui souffrent avec patience. Mais comme cet exemple de consolation ne peut nous être donné en sa personne sacrée, qui doit être au contraire jusques à la mort l'exemple d'un entier abandonnement; ce que l'ordre de ses mystères ne lui permet pas de nous montrer encore en lui-même, il nous le découvre, messieurs, dans ce voleur pénitent, auquel il inspire parmi les souffrances des sentiments d'une piété toute chrétienne, qu'il couronne aussitôt de sa propre bouche, par la promesse d'une récompense éternelle : *Hodie mecum eris*² : « Vous serez aujourd'hui avec moi. »

Je ne m'étendrai pas, chrétiens, à vous prouver, par un long discours, que Dieu aime d'un amour particulier les âmes souffrantes. Pour ignorer cette vérité, il faudrait n'avoir aucune teinture des principes du christianisme : mais afin qu'elle vous profite en vos consciences, je tâcherai de vous faire entendre par les Écritures divines les causes de cet amour; et la première qui se présente à ma vue, c'est la contrition d'un cœur pénitent.

¹ Serm. CCCLI, n° 7, t. V, col. 1356.

² Luc. XXIII, 43.